

en partenariat avec le



et les
Promenades
de **Jane** 

Quartier latin de Montréal; Alain Rouiller (CC BY-SA 2.0)

LES PROMENADES DE JANE : QUAND LES CITOYEN·NE·S RACONTENT LA VILLE

CAHIER NUMÉRIQUE
octobre 2021

CAHIER NUMÉRIQUE



Table des matières

CONTRIBUTEUR·RICE·S _____ p.4

INTRODUCTION _____ p.8

LES PROMENADES DE JANE :
QU'EST-CE QUE C'EST ? _____ p.10

LES PROMENADES DE JANE À MONTRÉAL _____ p. 12

ENTRETIEN AVEC MARZIA PELLISSIER, CO-
FONDATRICE DES *MARCHEURS DE MONTRÉAL* _ p. 18

HOSPITALITY IN MID-NINETEENTH-CENTURY
MONTRÉAL: A VIRTUAL TOUR OF FOUR PUBLIC
HOUSES KEPT BY WOMEN _____ p. 24
Mary Anne Poutanen

LE VIEUX-MONTRÉAL : DES VESPASIENNES
EN PASSANT PAR SON ARRIÈRE-COUR _____ p. 30
Marie Leconte

LES PARCS ET LES ADOLESCENTES : ENTRETIEN
AVEC NATHALIE BOUCHER ET
SARAH-MAUDE COSSETTE _____ p. 42

SUR LES TRACES DU JEU : UNE PROMENADE POUR
RÉFLÉCHIR À L'ENFANCE EN VILLE _____ p. 48
Juan Torres et Ipek Epikmen

| Contributeur·rice·s |

Vivien Gaumand



MARZIA PELLISSIER

Co-fondatrice,
Marcheurs de Montréal

Marzia Pellissier s'intéresse au rapport des individus à l'espace et travaille l'influence de la scénographie sur le ressenti des spectateur·rice·s. Elle œuvre au théâtre, au cinéma ainsi qu'en événements multidisciplinaires et explore les divers aspects de l'esthétique scénique via les décors, les costumes et les accessoires. Dans les dernières années, elle approfondit sa démarche dans le domaine du design d'exposition et, plus récemment, dans l'exploration urbaine, notamment avec le projet [les *Marcheurs de Montréal*](#).

MARY ANNE POUTANEN

Affiliate Professor,
History, Concordia; Programme
d'études sur le Québec, McGill

Mary Anne Poutanen teaches at McGill University and Concordia University. She is also a member of the [Montreal History Group](#) and resident scholar and member at CIRM. Her award-winning book, [Beyond Brutal Passions: Prostitution in Early Nineteenth-Century Montreal](#) (McGill-Queen's University Press, 2015), was published [in translation](#) this year (trans. Hélène Paré, Les Éditions du Remue-Ménage). Her current research, funded by SSHRC and FRQSC, examines women's work in hospitality in mid-nineteenth-century Montréal.



Mary Anne Poutanen

| Contributeur·rice·s |



Marie Leconte

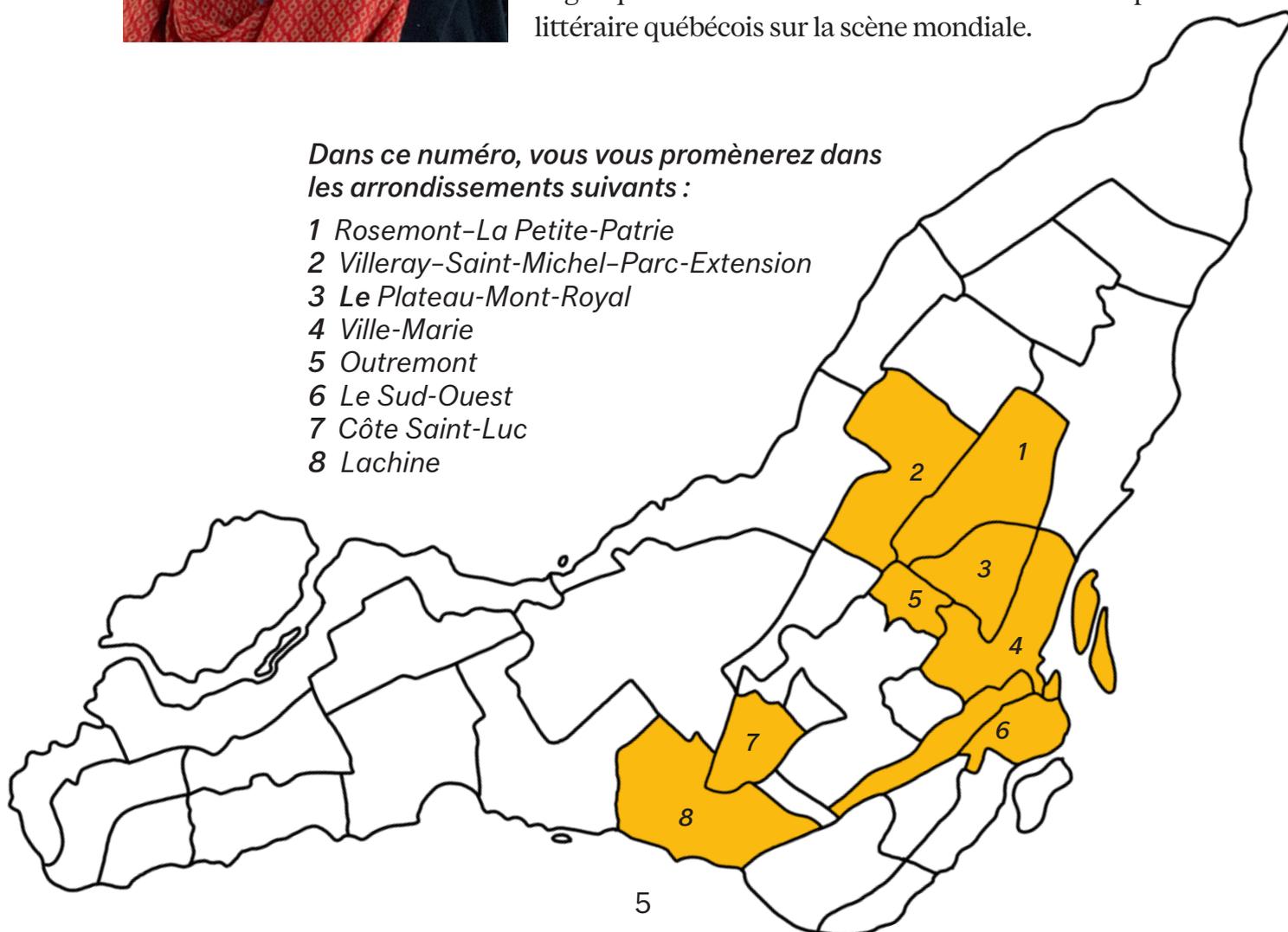
MARIE LÉCONTE

Chercheuse en résidence, CRIEM ;
Postdoctorante, Département des
littératures de langue française, de
traduction et de création, McGill

Marie Leconte détient un doctorat en études anglaises de l'Université de Montréal. Sa thèse examine la façon dont la proximité culturelle entre langues source (l'anglais) et cible (le français) marque l'échange en traduction. Elle explore actuellement comment le champ littéraire québécois est influencé par les liens entre ces deux cultures linguistiques. Dans [sa dernière publication](#), elle se penche sur la participation de la littérature anglo-québécoise dans la construction du champ littéraire québécois sur la scène mondiale.

Dans ce numéro, vous vous promènerez dans les arrondissements suivants :

- 1 Rosemont-La Petite-Patrie
- 2 Villeray-Saint-Michel-Parc-Extension
- 3 Le Plateau-Mont-Royal
- 4 Ville-Marie
- 5 Outremont
- 6 Le Sud-Ouest
- 7 Côte Saint-Luc
- 8 Lachine



| Contributeur·rice·s |

Nathalie Boucher



NATHALIE BOUCHER

Directrice et chercheuse,
Organisme R.Es.P.I.R.E.

Nathalie Boucher est directrice et chercheuse chez [R.Es.P.I.R.E.](#), un OBNL qui offre des services de recherche qualitative sur des enjeux urbains. À la suite d'une maîtrise en anthropologie (Université Laval 2005), d'un doctorat en études urbaines (INRS - Centre Urbanisation Culture Société 2012) et de cinq bourses postdoctorales dans trois pays sur les espaces publics urbains et les comportements humains, elle met à profit son expertise en méthodologies qualitatives pour former, orienter, organiser et collecter des observations, des cartographies et des entrevues en tout genre, sur terre comme sur mer.

SARAH-MAUDE COSSETTE

Candidate à la maîtrise,
Géographie, UQAM

Sarah-Maude Cossette termine une maîtrise en géographie à l'Université du Québec à Montréal. Elle s'intéresse aux perspectives féministes, queer et antispécistes. En tant que stagiaire de recherche pour le projet [TRYSPACES](#), elle travaille sur les jeunes et leurs pratiques transgressives dans l'espace public.



Sarah-Maude Cossette

| Contributeur·rice·s |

JUAN TORRES

Urbaniste, professeur titulaire,
École d'urbanisme et d'architecture
de paysage, Université de Montréal

Juan Torres est urbaniste et professeur titulaire à l'École d'urbanisme et d'architecture de paysage à l'Université de Montréal. [Son travail](#) porte sur le design urbain, notamment en ce qui concerne la production de milieux de vie favorables à l'enfance et à la participation des enfants dans les processus de prise de décision en aménagement. Il collabore régulièrement avec des organismes comme [Espace MUNI](#) dans le déploiement du programme [Municipalité amie des enfants au Québec](#).



Juan Torres



Ipek Epikmen

IPEK EPIKMEN

Candidate à la maîtrise,
Aménagement,
Université de Montréal

Ipek Epikmen est étudiante à la maîtrise en aménagement à l'Université de Montréal. Elle travaille avec les enfants depuis 10 ans et rédige présentement son mémoire sur le jeu libre chez les enfants de 6 à 10 ans dans les espaces végétalisés de Montréal. Ipek est plaidoyeuse du jeu pour tou-te-s, partout et tout le temps (et championne de cache-cache).



Avant-propos

Si Jane Jacobs marchait aujourd'hui dans les rues de Montréal, elle y trouverait diversité, vitalité, créativité et humanité. Elle y observerait certainement aussi des inégalités, des aberrations urbanistiques ou des chantiers inachevés, mais elle y trouverait la vie en ville, celle qui s'y déroule dans le ballet constant des gens qui l'habitent, pour reprendre ses mots célèbres. C'est en 1961 qu'elle fait paraître l'incontournable [*Déclin et survie des grandes villes américaines*](#), dans lequel elle offre une étude détaillée de ce qui donne la vie et l'esprit d'une ville. La pensée de Jane Jacobs vient, avec cet ouvrage, confronter le paradigme urbanistique du xx^e siècle et ouvrir le champ des possibles d'une ville, tel un écosystème vivant, pensée par et pour l'être humain. Certain·e·s diront qu'elle aura contribué à transposer les valeurs démocratiques dans l'aménagement d'une ville et de ses politiques urbaines.

Jane Jacobs a marché dans les rues de Montréal, dans Milton-Parc, à l'époque du mirage des grands chantiers urbains où la modernité proposée devait passer par la destruction de pans complets de quartiers centraux. C'était un combat mené dans de nombreuses villes nord-américaines où les citoyen·ne·s se sont organisé·e·s pour réclamer un futur viable à leur quartier, et non son extinction. De ces luttes est née la [*Communauté Milton-Parc*](#), un ensemble immobilier communautaire au cœur du centre-ville constitué d'une centaine de maisons historiques du quartier Milton-Parc offrant plus de 600 logements à environ 1 000 résident·e·s.

Le récit de Milton-Parc, raconté par les citoyen·ne·s qui l'habitent, est l'une des dizaines de Promenades de Jane qui prennent vie à Montréal chaque mois de mai depuis 2009 et qui racontent, du point de vue du citoyen, la vie dans ses quartiers. Ces conversations en marche célèbrent l'échelle humaine de la ville par le simple fait de marcher, d'observer et d'échanger entre voisin·e·s et passionné·e·s de la ville. Luttés urbaines, accès au fleuve, diversité culturelle d'un quartier, vie nocturne, lieux emblématiques, jardins et parcs urbains, bâtiments patrimoniaux, biodiversité, histoires oubliées, ces récits contribuent à témoigner de la ville actuelle et passée et construisent notre histoire collective montréalaise. Engagées, ces conversations sur Montréal assument la posture des citoyen·ne·s devant l'urbanité, autant de ses qualités que des injustices perçues. Les Promenades de Jane captent ce patrimoine immatériel contemporain de l'expérience citoyenne dans la ville.

C'est dans cet esprit qu'a pris forme la collaboration entre le Centre d'écologie urbaine de Montréal (CEUM) et le Centre de recherches interdisciplinaires en études montréalaises (CRIEM). La mise à l'écrit de certaines Promenades de Jane, ou encore leur captation en balado, se veut une modeste contribution pour extraire le récit citoyen de l'éphémère et lui offrir un droit de cité dans le grand récit montréalais.

Rendez-vous dans les rues montréalaises !

Véronique Fournier
Directrice

Centre d'écologie urbaine de Montréal

Les Promenades de Jane : quand les citoyen·ne·s racontent la ville

Les pépites de la Petite-Italie dévoilées par un immigrant italien, l'histoire de la communauté noire racontée à travers les murales de la Petite-Bourgogne, les meilleurs bagels du Mile End selon un résident de longue date... Montréal regorge de secrets bien gardés par ses habitant·e·s. Heureusement pour les curieux·ses, les Promenades de Jane offrent une fois par an la possibilité de découvrir les quartiers de la ville en étant guidé·e·s par ceux et celles qui y vivent.

Célébrées dans une centaine de villes à travers le monde, les [Promenades de Jane](#) rendent hommage à la célèbre urbaniste et militante canado-américaine Jane Jacobs. Ces événements, organisés par et pour les citoyen·ne·s, permettent de faire découvrir des lieux, des histoires et des projets propres à la ville lors de conversations en marche.

Pour se conformer aux restrictions sanitaires, la 13^e édition montréalaise des Promenades de Jane, soutenue par le CEUM, s'est tenue de façon virtuelle. Cette décision n'a toutefois pas empêché les Montréalais·es de conserver l'esprit de cet événement citoyen en partageant sur [Facebook](#) leurs lieux préférés dans leur quartier. « Ce printemps, les gens ont envie de sortir, d'être à l'extérieur ! Durant cette année de pandémie, certain·e·s Montréalais·es ont davantage découvert leur quartier ou arpenté la ville, c'est pourquoi cette 13^e édition les invite à partager en ligne leurs coups de cœur », soulignait Véronique Fournier (directrice, CEUM), en mai dernier. Au sortir de plus d'une année placée sous le signe du confinement, les Promenades de Jane rappellent d'ailleurs l'importance de l'espace public dans nos villes en tant que vecteur de lien social et de bien-être.

Conçu comme un prolongement de cette invitation à poursuivre ce(t) (ré)investissement des rues de la métropole, ce Cahier numérique collaboratif entre le [CEUM](#) et le [CRIEM](#) propose non seulement de revenir sur les principes fondamentaux des Promenades de Jane, mais également de plonger dans les coulisses de leur conception. Qui sont ces citoyen·ne·s appelé·e·s à créer ces déambulations urbaines ? Quelles sont leurs démarches ? Par le truchement de baladodiffusions, de vidéos et de documentations variées produites par le CEUM et intégrées à ce numéro, vous serez appelé·e·s à (re)découvrir certains des trajets de la dernière édition. Marzia Pellissier, Nathalie Boucher et Sarah-Maude Cossette nous livrent, quant à elles, au cours de deux entretiens, quelques éléments de réflexion, processus créatifs et recherches qui ont mené à la conception de leurs marches.

Enfin, dans l'attente du rendez-vous de mai 2022, où le CEUM conviera les Montréalais·es à renouer avec les Promenades de Jane – espérons cette fois-ci physiquement ! –, trois membres et une collaboratrice du CRIEM ont créé trois nouveaux parcours inspirés de leurs recherches, de leurs pratiques ou de leur vie personnelle. Alors que Mary Anne Poutanen puise au cœur de ses recherches historiques pour faire la lumière sur les destins forts de tavernières et tenancières de la métropole du XIX^e siècle, Marie Leconte, observatrice au quotidien du Vieux-Montréal, nous engage dans un parcours personnel et photographique de ce quartier devenu pour certain·e·s synonyme de carte postale destinée aux touristes. Juan Torres et Ipek Epikmen proposent pour leur part de renouer avec l'enfant en nous et de sillonner quelques friches, ruelles et parcs urbains pour redécouvrir les délices du jeu urbain.

Bonne marche !



Promenades de
Jane, 2019; CEUM
et Rob Saunders

Les Promenades de Jane : qu'est-ce que c'est ?

Qui est Jane Jacobs ?



Jane Jacobs naît en Pennsylvanie en 1916 et s'établit dans le quartier new-yorkais de Greenwich Village dès ses 18 ans.

Urbaniste et activiste engagée, elle plaide dans ses écrits en faveur d'une démarche originale et communautaire pour comprendre, organiser, concevoir et construire les villes. Plaçant la marche au cœur des déplacements en ville, sa vision valorise l'expertise citoyenne, l'histoire et la symbolique des lieux ainsi que le réseautage communautaire. Bien que Jane Jacobs ne détienne pas de formation officielle en aménagement urbain, son livre

[*The Death and Life of Great American Cities*](#) (1961) et les suivants sont d'énormes succès de librairie.

Après le décès de cette pionnière en 2006, un groupe d'amis a eu l'idée d'instaurer une promenade pour honorer ses idées et son héritage. Les Promenades de Jane sont inaugurées le 5 mai 2007 à Toronto et sont tenues depuis dans plus de 200 villes autour du monde.

Pour en savoir plus sur Jane Jacobs, militante emblématique de la cause urbaine, consultez les ressources suivantes :

- Vous cherchez un peu de lecture et souhaitez en savoir davantage sur Jane Jacobs ? [Cet article de *Demain la ville*](#) fait le récit de sa vie et de sa carrière et nous explique en quoi son travail est si inspirant.
- « Les véhicules ne sont pas la ville. Les gens sont la ville. » C'est ce que prône Jane Jacobs dans [le documentaire *Citizen Jane : Battle for the City*](#) (en anglais). Un film idéal pour vous imprégner des batailles menées par cette activiste engagée. Bon cinéma !
- Laissez Jane Jacobs vous raconter, à travers [cette entrevue de *The Active Living Network*](#), l'influence de l'environnement bâti sur la santé. Elle y dévoile toute l'importance de mettre la marche au cœur des déplacements en ville et de démocratiser les rues en faveur de tou-te-s les usager-ère-s de la mobilité.
- Dans [ce balado](#) d'une vingtaine de minutes, le professeur d'histoire Harold Bérubé nous raconte l'héritage de Jane Jacobs et sa croisade pour une ville à échelle humaine.

LES 10 PRINCIPES DE JANE¹

1. **Les yeux sur la rue** : La circulation piétonne tout au long de la journée, et les yeux vigilants qui l'accompagnent, améliore la sécurité des rues de la ville.
2. **Le capital social** : Les activités et les interactions quotidiennes qui se produisent dans un quartier construisent lentement un réseau de relations entre voisin·e·s. Ce « capital social » fournit une base pour la confiance mutuelle, les efforts partagés et la résilience en période de difficulté.
3. **Les générateurs de diversité** : Quatre facteurs de planification urbaine et de conception contribuent à rendre la ville diversifiée, sûre, sociale, pratique et économiquement dynamique.
 - **Usages mixtes** : Un mélange de toutes sortes de résidences, de lieux de travail et de magasins amène les gens dans la rue à toute heure de la journée.
 - **Bâtiments vieillissants** : Les bâtiments délabrés fournissent un espace bon marché pour les nouvelles entreprises ou celles sans but lucratif.
 - **Petits blocs urbains** : Un réseau de rues plus dense signifie plus de possibilités pour le commerce de détail et plus de chances pour les gens de rencontrer leurs voisin·e·s.
 - **Densité de la population** : Il faut beaucoup de gens dans une petite région pour utiliser efficacement les rues, les parcs et les entreprises d'une ville.
4. **La forme suit toujours la fonction** : Les modes et les technologies vont et viennent, mais ce qui reste toujours pertinent ce sont les innombrables façons dont les gens utilisent la ville.
5. **L'économie locale** : La croissance économique, qu'elle soit locale, nationale ou mondiale, repose sur la capacité des économies urbaines à se suffire plutôt qu'à s'en remettre aux importations.
6. **L'innovation** : Plus la diversité du travail existant dans une économie locale est grande, plus il y a d'occasions de créer et de combiner de nouveaux emplois.
7. **Faire beaucoup de petits projets** : La diversité d'un bon quartier ne peut être atteinte que lorsque beaucoup de personnes différentes peuvent poursuivre leurs propres petits projets, individuellement et collectivement.
8. **Les fonds progressifs** : Ces petits projets et ces nouveaux types de travail exigent de nombreuses sources d'argent disponibles sur une base continue, et non par intermittence comme le font souvent les sources publiques et privées.
9. **Les villes comme complexité organisée** : Les villes fonctionnent comme des écosystèmes complexes qui ne peuvent être bien saisis que par des observations sur le terrain, et non par des statistiques ou des formules.
10. **Science citoyenne** : Les personnes les mieux équipées pour comprendre la complexité urbaine sont des « citoyen·ne·s ordinaires et intéressé·e·s » qui expérimentent librement la ville sans hypothèse préconçue.

¹ Traduit par le CEUM de [la version anglaise](#) rédigée par Nate Storing pour le Jane's Walks Project Office.



Balado Le temps d'une marche

Entendez vivre votre ville à travers la voix des gens qui l'habitent ! Dans la deuxième saison du balado [Le temps d'une marche](#), quatre citoyen-ne-s passionné-e-s vous font découvrir leur quartier comme vous ne l'avez jamais vu.

Dans ces nouveaux épisodes, Justin, chercheur, guide touristique de Montréal et citoyen impliqué depuis longtemps au sein des organismes [Mémoire du Mile End](#) et [Les amis du boulevard Saint-Laurent](#), retrace l'évolution du Mile End depuis les années 90 grâce à ses souvenirs et ses coups de cœur. Michael, directeur de l'Association des jeunes de la Petite-Bourgogne, [Youth in Motion](#), et président de la [Table ronde du Mois de l'histoire des Noir-e-s](#), nous raconte l'histoire de la communauté noire à travers les lieux et les organismes emblématiques de la Petite-Bourgogne. Marie-Claude, citoyenne de Montréal, nous fait remonter le temps pour découvrir la fascinante histoire de sa ville par le biais des œuvres multimédias dans le Vieux-Port. Un quatrième épisode, réalisé à Québec en collaboration avec [Accès transports viables](#), nous invite à explorer le quartier Saint-Émile à travers le récit touchant et résilient de Désirée, professionnelle impliquée dans divers services sociaux gouvernementaux au Canada et au Rwanda.

Le balado *Le temps d'une marche* est disponible sur toutes les principales applications de balados et sur le site des Promenades de Jane. Bonne écoute !

[Click here to listen.](#)

[Cliquez ici pour écouter.](#)



1 *Rosemont-La Petite Patrie*

La marche du Nostalgique

Organisée par les [Marcheurs de Montréal](#)

Visite de [Rosemont-La Petite-Patrie](#)

À travers [le balado des Marcheurs de Montréal](#), découvrez le quartier de Rosemont-La Petite-Patrie en compagnie de Max, un résident du quartier, et de la ville de Montréal, personnifiée pour vous raconter son histoire.

Marcheurs de Montréal

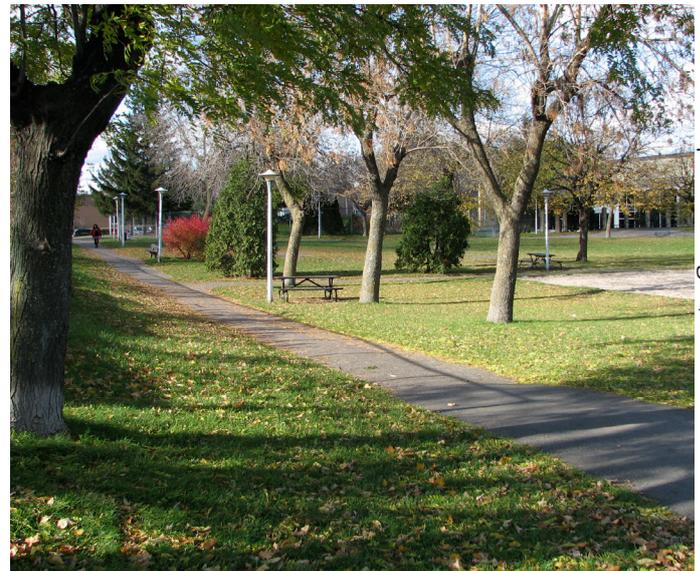


Les parcs et les adolescentes

Organisée par l'organisme [R.Es.P.I.R.E.](#)

Visite du [Parc du Père-Marquette](#)

Lors de [cette promenade virtuelle](#), les chercheuses Nathalie Boucher et Sarah-Maude Cossette de l'organisme R.Es.P.I.R.E. ont parlé des besoins des adolescentes en matière d'aménagement urbain dans les parcs. Ce [sujet de recherche](#) les occupe depuis 2019.



Stéphane Bâtigne, CC BY 3.0

La Petite-Italie

Organisée par Francesco Pavone

Visite de la [Petite-Italie](#)

Francesco Pavone est un immigrant italien arrivé à Montréal il y a plus de soixante ans. Depuis, il vit dans le quartier de la Petite-Italie. Cette promenade, [en vidéo](#), est pour lui l'occasion de partager son quartier avec vous.



CEUM

2 Ville-Marie

Les premières écoles de Montréal

Organisée par [Héritage Montréal](#)

Visite du [Vieux-Montréal](#)

Une bénévole d'Héritage Montréal vous invite à découvrir l'histoire de l'enseignement dans la ville à travers ses premières écoles. Faites-en la [découverte virtuelle](#).

Les écoles pionnières du faubourg Saint-Laurent

Organisée par [Héritage Montréal](#)

Visite de la **Place des Arts**

La découverte des différentes institutions pédagogiques montréalaises se poursuit, cette fois-ci en mettant l'accent sur l'enseignement supérieur. Malgré qu'une grande partie des bâtiments ait été remplacée lors de la construction de la Place des Arts, certaines traces demeurent. [Votre guide vous aidera à les repérer !](#)

Les murales sur le thème de la littérature

Organisée par [MU](#)

Visite des murales sur l'**avenue Savoie**

L'avenue Savoie déborde de murales. [Cette promenade](#) vous permet de visiter dix d'entre elles, toutes sur le thème de la littérature et réalisées par les artistes de MU.

Les murales sur le thème du théâtre

Organisée par [MU](#)

Visite des murales dans le **Centre-Sud**

[Cette promenade](#) rassemble six murales représentant des hommes et des femmes du milieu théâtral québécois, réalisées par des artistes du collectif MU à Montréal.



London road, CC BY 2.0

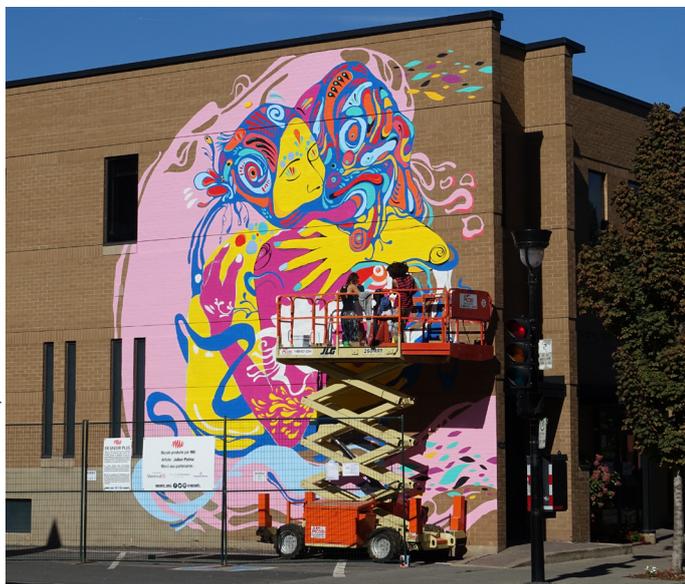
Jeangagnon, CC BY-SA 3.0



Hommage à Janine Sutto, capture de Google Maps



3 *Le Sud-Ouest*



Guilhem Vellut; CC BY-2.0

Les murales sur le thème du jazz

Organisée par [MU](#)

Visite des murales dans la **Petite-Bourgogne**

La Petite-Bourgogne est considérée comme l'un des berceaux de la musique jazz à Montréal. [Cette promenade](#) vous invite à faire la visite des murales du quartier dédiées à cet aspect de son histoire.

Le Milton-Parc de Dimitrios

Organisée par le [CEUM](#)

Visite du quartier **Milton-Parc**

Lors de [cette promenade virtuelle](#), vous serez guidé·e·s par Dimitri Rousopoulos, activiste, écologiste, écrivain, organisateur communautaire et fondateur du CEUM. Il vous parlera de l'histoire des coopératives et OBNL de son quartier et vous montrera leur vision pour l'avenir.



Cold, Indrid; CC BY-SA 2.0

À la découverte de Saint-Henri

Organisée par [Solidarité Saint-Henri](#)

Visite du quartier **Saint-Henri**

[La promenade](#) dans le quartier de Saint-Henri reflète son caractère engagé. Les organisateur·rice·s vous invitent d'abord à visiter plusieurs murales qui traitent de problématiques telles que le racisme, les inégalités sociales et la maladie. D'autres œuvres, quant à elles, représentent les diverses communautés sur le territoire. Pour terminer, vous visiterez quelques organismes qui s'attaquent à ces problèmes et répondent aux besoins de la communauté.

4 *Plateau-Mont-Royal*



CEUM

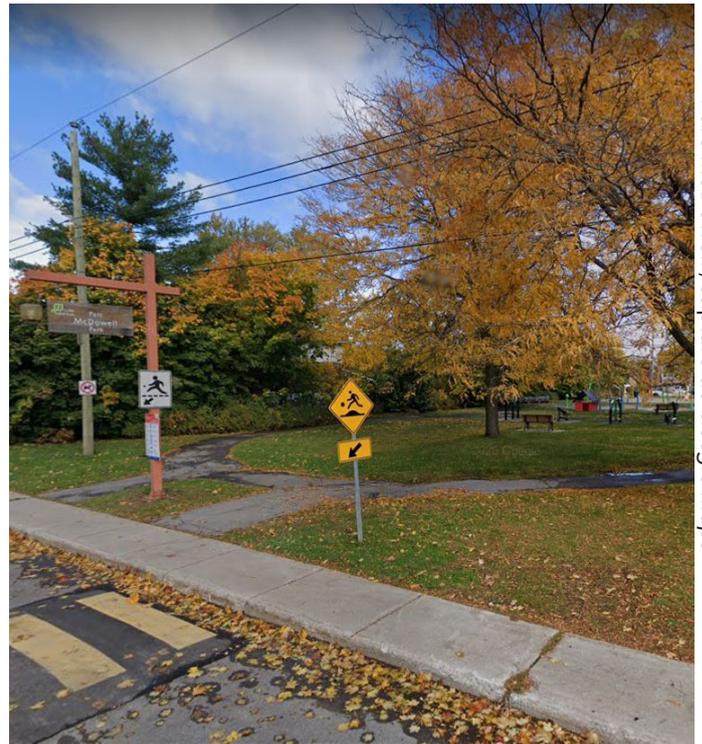
5 Côte Saint-Luc

From Farm to Modern: Looking Back at Randall Avenue

Organized by the [Côte Saint-Luc Public Library](#)

Visit of [Côte Saint-Luc](#)

[This virtual walk](#), organized by the Côte Saint-Luc Public Library, with the participation of Councillor Dida Berku, will allow you to visit Randall Avenue of the past and present. You will learn about the architecture of the area, various happenings in its history, as well as prominent figures from the area, namely Henry Markovitz, to whom the McDowell Park play mobile is dedicated.



Parc McDowell : capture de Google Maps

6 Lachine

Sur les traces de la rivière Saint-Pierre d'antan

Organisée par les [Amis du parc Meadowbrook](#)

Visite des lieux du [Club de golf Meadowbrook](#)

La mission des Amis du parc Meadowbrook est de faire reconnaître la rivière Saint-Pierre en tant que personnalité juridique afin de lutter contre les changements climatiques et d'établir une réserve naturelle sur les lieux du Club de golf Meadowbrook. Découvrez leur lutte lors de [cette promenade virtuelle](#).



CEUM







ENTRETIEN AVEC MARZIA PELLISSIER, CO-FONDATRICE DES *MARCHEURS* *DE MONTRÉAL*¹

¹ Cet entretien a été mené par Audray Fontaine, coordonatrice en transfert des savoirs au CRIEM, et Pauline Salaün, chargée de projets au CEUM, en juin 2021 et retranscrit par Pauline Salaün.

Qu'est-ce que les Marcheurs de Montréal ?

Les *Marcheurs de Montréal*, c'est une série de balados déambulatoires dans les arrondissements de la ville de Montréal. Il s'agit d'un récit audio qui se fait sur un parcours déterminé et qui est accompagné d'un sac dans lequel se trouvent des objets que les participant·e·s sortent au fur et à mesure de la marche pour entrer en contact avec le territoire.

Le premier balado, qui se déroule dans Rosemont, donne la parole à deux personnages : en premier, celui de la ville de Montréal, qui va guider les participant·e·s et leur parler de l'histoire didactique des lieux, et le second, inspiré de rencontres citoyennes. Dans le cadre du projet, j'ai rencontré des citoyen·ne·s du quartier pour qu'on m'emmené marcher sur les chemins quotidiens qu'ils et elles empruntent. À partir de ces témoignages enregistrés, j'ai inventé un personnage fictif qui est le cumul de toutes ces personnes et de leurs anecdotes. Au fur et à mesure des rencontres, le parcours s'est dessiné.

Ce second personnage arrive un peu comme un·e inconnu·e qu'on rencontre dans la rue. L'impression que je veux transmettre est celle de la découverte d'une ville étrangère, quand on ne connaît pas les lieux et qu'on a l'impression d'accéder seulement à une vie touristique superficielle, sans être capable de percer cette carapace – comme si la ville se protégeait. Des fois on a la chance de tomber sur un·e local·e qui va nous prendre par la main et nous faire faire un bout de chemin. Alors, tout d'un coup, on se sent réellement connecté à la ville.

Je trouve aussi très chouette l'idée d'être touriste dans sa propre ville. Le retour à la poésie est très important pour moi. C'est une invitation à prendre le temps et à découvrir ce qui se passe autour de nous. Les choses les plus simples sont souvent les plus belles.

Quelle est la genèse du projet ?

C'est un projet qui est né en 2017 au DESS en design d'événements à l'UQAM, dans un cours pour lequel on devait mettre en relief des contrastes de la ville de Montréal. Moi, j'ai parlé de la surcharge événementielle, car dans ma propre vie j'avais toujours l'impression de manquer quelque chose et de devoir être à 1 000 places en même temps. Ma collègue Élodie, elle, parlait de l'« espace de réserve », un concept d'urbanisme qui définit un espace où on se sent libre de déployer son intimité dans la sphère publique.

Les *Marcheurs de Montréal* sont nés de cette envie de retourner à l'essence des quartiers et à la poésie du quotidien. On voulait sortir de ce qui est toujours mis en lumière en faisant une sorte d'archéologie de l'invisible. Il y a plein de choses qui sont écrites sur l'histoire des villes dans les livres, mais les histoires citoyennes restent invisibles. Pourtant, elles transforment tout autant un territoire. Avec les *Marcheurs de Montréal*, on a donc voulu faire honneur à ces histoires.

Quel est l'objectif du projet ?

Le projet est né en 2017, donc on n'avait aucune idée de la pandémie qui allait arriver. Avec le confinement, on s'est retrouvé enclavé dans nos quartiers. C'est là que le projet a pris tout son sens. On se disait : « je n'ai pas le droit de sortir de mon quartier, donc comment recouvrer un peu de ma liberté ? ». C'est alors que tout le monde s'est mis à marcher et à redécouvrir son milieu de vie.

Il y a aussi cette idée très importante de ramener la culture dans les quartiers et de la décentraliser. J'ai de la difficulté avec l'idée que toute la vie culturelle se passe au même endroit. J'adore le Quartier des spectacles, mais le travail des maisons de la culture est également essentiel. On dirait que c'est un autre genre de culture, où la proximité avec l'entourage et le milieu de vie est vraiment importante. Je pense que ce réseau m'a beaucoup inspirée.

C'est aussi pour cette raison que le projet est gratuit, car je pense que tout le monde doit pouvoir y accéder. C'est un projet artistique par et pour les citoyen·ne·s, dans lequel chacun·e peut se reconnaître.

En élaborant de nouveaux parcours, j'espère créer une curiosité à travers le projet pour découvrir de nouveaux quartiers et tranquillement s'approprier sa ville ainsi que mieux comprendre l'identité de cette métropole multiculturelle complètement éclatée. Montréal est comme un patchwork, et c'est comme ça que je l'aime ! Il y a une mixité vraiment riche ; d'un arrondissement à l'autre on a l'impression de voyager.

Pourquoi avoir fait le choix de la déambulation ?

Je trouve que la déambulation ajoute quelque chose de vraiment particulier à la mémoire. J'ai l'impression que les lieux sont empreints de souvenirs et qu'y marcher est une façon de réactiver cette mémoire-là dans le moment présent. Comme en géologie, le projet est une sorte de carotte dans l'invisible et dans la mémoire des lieux.

Un bel exemple sont les odeurs. Je suis allée marcher dernièrement avec un citoyen, et il a reconnu une odeur très particulière de sa jeunesse qui l'a reconnecté directement à une émotion de l'époque. C'est impressionnant de voir comment les souvenirs peuvent surgir de façon si intense. Pendant l'écriture des balados, j'essaie d'aller chercher ce souvenir, cet ancrage profond, pour le faire ressentir aux participant·e·s par la suite.

Quand je marche avec les gens, on me dit souvent : « je vais vous ennuyer, je ne me suis pas préparé·e ». Mais je n'ai aucune attente, juste l'envie de toucher à un peu de vérité. C'est ce qui est très beau dans ce projet : ne pas avoir pour objectif d'aller chercher quelque chose de particulier, mais de laisser libre cours au discours des gens. Cela donne une grande liberté de création, et j'espère que ça se ressent dans le parcours.



Comment rencontrez-vous les citoyen·ne·s qui nourrissent les balados ?

Pour le balado de Rosemont, j'ai lancé un appel à participation, mais j'ai aussi contacté mes connaissances, car j'habite dans le quartier.

En ce moment, je travaille sur un second balado dans Ville-Marie. C'est un quartier que je connais, mais que je ne fréquente pas quotidiennement. C'est intéressant de voir comment on peut apprivoiser un quartier en découvrant ses enjeux et ses réalités. Les organismes communautaires donnent vraiment un super coup de pouce pour ça, parce qu'ils connaissent les réalités du quartier et sont en contact direct avec la communauté.

Pour les dramaturges des *Marcheurs de Montréal*, c'est important d'avoir un point de vue vraiment local. On s'est donc dit que ça serait bien d'avoir quelqu'un qui puisse nous parler de son quartier en tant que citoyen·ne, et non comme touriste. Ainsi, l'un·e des rédacteur·rice·s de la « Marche de l'Enflammé·e » est résident du Centre-Sud. Il m'a donc mis en contact avec beaucoup de ses connaissances, notamment de la communauté LGBTQ+, et j'ai aussi rencontré spontanément des gens dans les parcs où je travaillais.

Montréal est un bon terrain de jeu pour ce projet, car tous les arrondissements ont vraiment un caractère différent. Je trouve intéressant de découvrir les quartiers de l'intérieur et d'essayer de s'y sentir comme « citoyen·ne d'un jour ».

Pourriez-vous nous partager votre endroit préféré à Montréal ?

C'est une question difficile à laquelle j'ai beaucoup réfléchi quand on a créé le projet. Il y a un endroit où j'aime beaucoup aller avec mon copain : le cimetière Mont-Royal. On y va à tout moment du jour, de la nuit, à toutes les saisons, mais on dirait qu'il est toujours différent. On ne fait jamais la même marche.

On va se balader dans le Haut-Outremont, regarder les maisons, essayer d'imaginer la vie de ses habitant·e·s. On ne passe jamais par le même endroit et je ne connais même pas vraiment les chemins. On dirait que c'est le cimetière qui nous guide à chaque fois. En plus, la nature y est superbe ! On a vu un renard, des pics... C'est vraiment comme une escapade.



Un rendez-vous à donner aux lecteur·rice·s ?

Il est toujours possible de faire le parcours de Rosemont à partir de la Maison de la culture de Rosemont-La Petite-Patrie. [Le balado reste disponible en audio sur le site Web des Marcheurs de Montréal.](#) Lors du lancement, des lecteurs MP3 étaient disponibles sur place pour ceux et celles qui n'ont pas de téléphone intelligent. Nous avons fait la même chose pour la « Marche de l'Enflammé·e », qui est disponible jusqu'au 17 octobre. Ce prochain parcours, dans Ville-Marie, conçu en partenariat avec l'Arrondissement de Ville-Marie et soutenu par le Conseil des arts du Canada, [est disponible depuis le 2 septembre à l'Écomusée du fier monde.](#)

Martin Bellemare, Éric Noël et moi-même, inspiré·e·s de souvenirs citoyens, vous offrons un récit fictionnel qui met en lumière les strates du quartier et le fait resplendir sous toutes ses facettes, ses époques, ses croyances et ses contradictions. Deux personnages vous accompagneront au fil du trajet : Montréal (Catherine Lavoie) vous guidera dans ses espaces insoupçonnés et vous informera sur son histoire; et Jess (Tommy Joubert), tel un chat de ruelle, a déjà plusieurs vies à raconter. Est-ce que tout ça lui est véritablement arrivé ? Tel votre compagnon lors de la « Marche du Nostalgique », iel est en réalité un cumul des récits des citoyen·ne·s du secteur. La trame musicale conçue par Jocelyn Pelichet qui accompagne la déambulation se mêle aux sons ambiants et crée une atmosphère propre à l'âme du quartier. ■

Hospitality in Mid-Nineteenth-Century Montréal: A Virtual Tour of Four Public Houses Kept by Women

MARY ANNE POUTANEN

Mid-century Montréal underwent an industrial revolution with profound consequences for hospitality services. Migration from the countryside and Europe contributed to its rapid population growth, from 40,000 in 1842 to 107,000 in 1871, and public houses—taverns, inns, and hotels—provided a “home away from home” to travellers, newcomers, and long-time residents. These houses were both homes and businesses for keepers’ families, frequented by neighbours and newcomers, at odds with stereotypes about taverns as places primarily of excessive drinking and male violence.

Many publicans (keepers of these establishments) hired newly arrived Irish women as servants to meet expanding hospitality demands. Women’s work was thus key to their functioning: they offered guests food, drink, and a bed in addition to stabling and feeding their horses. A tavern licence permitted female keepers to sell alcohol in small measure. These were obtained in an annual licensing exercise; two pledges as guarantors of solvency and a petition signed by respectable residents assured acceptability¹. Keepers re-

quired knowledge, capital, and a good head for business to succeed; they extended credit to patrons and purchased goods on credit.

Hospitality provided a means for women’s economic independence and autonomy. They learned the trade as daughters or as married women, managing these commercial ventures on their own, with spouses, or while husbands pursued other work. Many continued these family businesses following a spouse’s death. Although keeping public houses allowed women to juggle family responsibilities, perform domestic labour, and serve guests, they had long workdays. Consequently, widows often chose to remarry men who could help run these businesses and provide security². Despite their long involvement in the trade, women’s mastery of hospitality has long been almost imperceptible in the history of the city.

On this virtual Jane’s Walk, you will visit four different public houses—two taverns, an inn, and a hotel—kept by women of diverse marital status, religion, and ethnicity. Although these businesses had various designations, in practice there was little difference in their operation. Each stop, however, focuses on a different aspect of hospitality.

1 Sherry Olson and Mary Anne Poutanen. “Public Houses and Hidden Networks: Roles of Women in Mid-nineteenth-century Montreal,” in Dag Linstrom and Jon Stobart (eds.), *Micro-geographies of the Western City*, London/New York: Routledge, 2021, p. 161-180.

2 Mary Anne Poutanen. ““Due Attention Has Been Paid to All Rules’: Women, Tavern Licences, and Social Regulation in Montreal, 1840-1860,” *Histoire Sociale/Social History*, vol. L, no. 101, May 2017, p. 43-68.

LES PROMENADES DE JANE

**Stop 1: Eliza Hamlet's Inn on St. Mary Street³**

In 1852, English-born widow Eliza Hamlet rented the ground floor and cellar of a two-story wood house for a modest £36 per annum. There, at the corner of St. Mary Street on Papineau Square, she kept an inn. She crossed paths daily with neighbours who shared the privy and the lane for bringing in water and firewood. Another tenant had access to small buildings on the lot. Six stalls in the stable with overhead haylofts were reserved for her guests' horses. The lease permitted Hamlet to supplement her woodshed and build a pigsty. Landlord Pierre Rottot, a former innkeeper, supplied her establishment with liquors and groceries; he occupied the adjoining dwelling and passed his stovepipe through her kitchen to the chimney. Rottot, however, was not responsible for repairs; any that Hamlet made contributed capital to the building for which he made no financial outlay⁴.

The business of inn keeping was arduous, and a husband helped to reduce some of the load. Over 25 years, Hamlet married four times! First, there was Peter Taylor, a brewer and trader, then, Laurence Murphy and John Jones, both innkeepers, and finally Olivier Blain, a cabinetmaker who gave up his trade after they married to become an innkeeper. Hamlet brought to these unions capital consisting of furniture, credit, cash, knowledge, and experience. A marriage contract protected her right to furnishings, a small amount of cash, and ensured a livelihood.

³ BAnQ, James Cane. *Topographical and Pictorial Map of the City of Montreal*, Montréal, Robert W.S. Mackay, 1846.

⁴ BAnQ-VM, A. Montreuil, no. 3049, Lease, 12 February 1852.

**Stop 2: Ellen Fitzpatrick's Tavern on Place d'Armes⁵**

Ellen Fitzpatrick, Irish-born Catholic widow of George Crossan, kept a modest tavern on Place d'Armes comprising two sitting rooms, a bedroom, bar, backroom, and cellar. An inventory taken in 1860, on the eve of her second marriage to Denis McCaffrey, provides a peek into the tavern's interior. There were no spare rooms or beds to offer those seeking accommodation. The largest sitting room contained the comforts of home: a sofa, rocking chair, chest of drawers, table, and carpet.



Place d'Armes, Montréal, about 1890;
McCord Museum (CC BY-NC-ND 2.5 CA)

On the walls, Fitzpatrick had hung a mirror and six pictures; she decorated the mantle with chimney ornaments and provided books for guests to read. Visitors could also relax in a second similarly furnished room. Female guests were said to prefer sitting rooms to enjoy a drink without being in the bar room.

⁵ BAnQ, Chas. E. Goad, *Atlas of the City of Montreal*, Montréal, 1881.

BAnQ, Donegana's Hotel, 1852.

MONTREAL. 219

DONEGANA'S HOTEL.



THIS well established Hotel, so favourably known during the past Season to Travellers from the United States and Canada, has recently been completely

REMODELLED & REFURNISHED,

And has also received very considerable additions to its former accommodations by the

ERECTION OF A NEW WING,

Containing upwards of FIFTY SLEEPING APARTMENTS. These are all arranged in such a way as to receive the

FINEST VENTILATION,

HAVING A FREE ASPECT OVER

VIGER SQUARE AND THE CHAMP DE MARS

TO THE

Can. Dir. **MOUNTAIN.** 1852

IT IS NOW UNDER THE DIRECTION OF

MR. G. W. BILLINGS,

Whose long experience at the ASTOR HOUSE, New York, will secure to visitors every convenience which can be expected from sedulous attention to their wants. The Books will be under the direction of

MR. W. V. COURTNEY,

Who is well known to all visitors to Montreal.

THE TABLE

WILL BE SUPPLIED WITH THE BEST WHICH THE MARKETS AFFORD.

THE WINES, LIQUORS, &c.

Will be of the best quality, and every attention will be paid, so as to render the enjoyment and satisfaction of the guests as complete as possible. Carriages are constantly in attendance, and convey passengers to and from the Steamboats and Railroad Cars, *free of charge.*



McCord Museum, Notre-Dane Street, Montréal, QC, 1866.

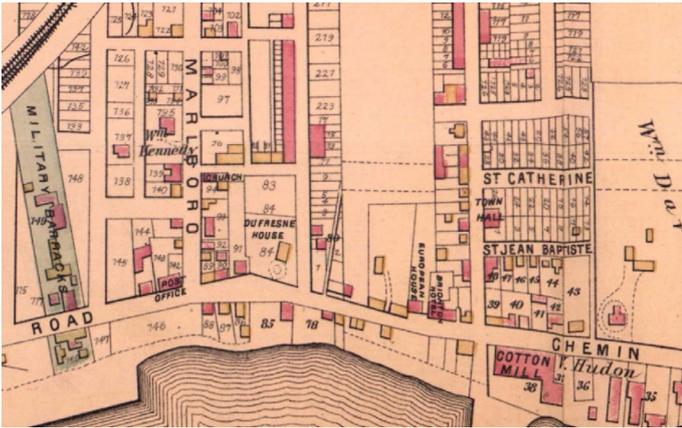
hotel's domesticity in the 1857 edition of *The Stranger's Guide through the City of Montreal*: "Has all the quietness and domestic comforts of a private house [...]. [V]isitors will feel themselves quite at home while residents in it and their comfort and convenience will be as much attended to and consulted, as if they were living in their own families⁸."

Archambault had grown up in her parents' inn in Pointe-aux-Trembles, learning the trade first-hand. Following her marriage in 1835 to Antoine-Timotheé St-Julien, she first operated a boarding house before moving to the 80-room Canada Hotel. Her initiation into Montréal's hospitality trade may have been modest, but her rise was impressive. When she

took over the Donegana's Hotel in 1852, it had been refurbished and remodelled with a view of Viger Square, the Champ-de-Mars—where patrons could promenade and be entertained by military bands—and Mount Royal. To attract guests in a competitive marketplace, Archambault offered experienced management, prompt service, politeness, interpersonal skills, and food and beverages to satisfy a particular clientele. By the 1860s, however, she had difficulty paying her bills and owed money to the landlord, grocer, and butcher. Archambault put the hotel's furnishings, horses, carriages, a selection of wines, and a piano for sale. By 1866, she declared bankruptcy, thus ending her long career in hospitality⁹.

8 *The Stranger's Guide Through the Engravings of the Most Prominent Public Buildings and Churches in the City, the Victoria Bridge, etc.* Prepared for the Donegana's Hotel, Notre-Dame Street, Montréal, 1857.

9 Mary Anne Poutanen. "Every attention will be paid to the satisfaction of the guests:" Angélique Archambault and Donegana's Hotel, 1852-1864," in Robert C.H. Sweeny (ed.) *Sharing Spaces: Essays in honour of Sherry Olson*, Ottawa, University of Ottawa Press, 2020, p. 145-164.



Stop 4: Jane Eveleigh's Tavern in the Village of Hochelaga¹⁰

Irish-born Protestant Jane Eveleigh kept a tavern near the waterfront in Hochelaga bordering the King's Highway with her husband Joseph until his untimely death in 1842. She never remarried. Her business affairs illustrate the multiple dimensions in which Eveleigh's tavern was anchored: ties of kinship, neighbouring, religion, language, and national origin. Eveleigh, who was 37 when Joseph died, continued the family business, critical to their economic subsistence, bringing up her four children in the twelve-room, one-story, wood-framed house with a garden, outhouses, and stable. That the tavern fronted the King's Highway meant that Jane could tap into both the local population and those travelling to points east on the island or to Québec City. Joseph's large family was nearby, although Jane came to depend upon her children for assistance. In 1854, she opened a grocery store closer to town, leasing the inn to another keeper. Four years later, she returned to Hochelaga where she sold groceries for the next eleven years.

The Eveleigh family identified as Irish Protestants. Joseph's father and brothers had received land grants (200 acres) in Rawdon in 1835 and 1836 and joined the militia there during the Rebellion. Jane's children were baptised in the Anglican Garrison Church in Montréal and chose their eventual partners from England and Scotland. By 1881, Jane was living in toney Côte Saint-Antoine, first with



McCord Museum, Bar, Queen's Hotel, Montreal, QC, about 1895.

one daughter, then with the other. Given local temperance campaigns targeting popular-class Irish Catholics, she may have decided that a grocer was more respectable than a tavern-keeper; after Joseph's death she referred to him as a grocer. Côte Saint-Antoine, where the entire family eventually settled, must have felt a long distance from the tavern in Hochelaga. ■

¹⁰ BAnQ, Henry W. Hopkins, *Atlas of the city and Island of Montreal*, s. l., Provincial Surveying and Pub. Co., 1879.

Promenade de Jane, Sainte-Anne-de-Belle-
vue, 2016 ; Rob Saunders



Promenade de Jane, Falaise Saint-Jacques,
2019 ; CEUM





Le Vieux-Montréal : des vespasiennes en passant par son arrière-cour¹

MARIE LECONTE

Le Vieux-Montréal, c'est un peu mon quartier. J'y ai passé une grande partie de mon adolescence, ayant déménagé d'est en ouest, de la rue Champ-de-Mars à la rue Saint-Pierre; et plus tard, mon mari et moi y avons travaillé et élevé nos enfants, dans un immeuble au beau milieu de la place Jacques-Cartier. Pour les puces, c'était tout simplement leur terrain de jeux, et notre fille a longtemps pensé que le jardin du château Ramezay, derrière la place de la Dauversière, était le sien.

J'ai quantité d'anecdotes sur ce que c'est de vivre un quotidien domestique à un endroit qui, de prime abord, semble hostile à une vie familiale. La promenade que je suggère ici est une petite marche très personnelle, guidée par des clichés remplis de détails qui ne figurent pas dans un parcours plus habituel du Vieux. La place Jacques-Cartier, avec son achalandage qui varie selon les saisons, a pendant des années été notre cour avant. Du côté de la place d'Armes, ce sont les vespasiennes qui m'ont longtemps fascinée. Cela ne faisait que quatre ans qu'elles étaient fermées quand j'ai déménagé pour la première fois

dans le Vieux, en 1984. À cette époque, les rues étaient mal éclairées, les trottoirs mal pavés, et les lofts d'artistes et de musiciens n'étaient plus à la mode. Seule la place Jacques-Cartier, avec ses terrasses (quasiment les seules dans tout Montréal à l'époque), attirait des foules denses en été. Je me souviens du club de jazz l'Air du temps, au coin de Saint-Paul et Saint-François-Xavier, qui ouvrait toutes ses portes et fenêtres l'été pour faire circuler l'air. On n'avait même pas besoin d'y entrer pour profiter de la musique. La boîte légendaire la Nuit magique, sur Saint-Paul juste avant le boulevard Saint-Laurent, était sur sa fin de parcours. On n'y voyait plus entrer les Mick Jagger et les Leonard Cohen de ce monde. En revanche, en plein milieu de la place Royale, il m'arrivait régulièrement de croiser un petit monsieur pressé qui s'est avéré être René Lévesque. Il y avait beaucoup moins de monde à cette époque, l'endroit n'était pas du tout à la mode, comme aujourd'hui.

Comme allait en témoigner mon regard photographique plus tard (celui que je présente ici), mon regard n'a cessé de chercher ce Vieux-Montréal, celui de mes débuts dans ce quartier, tout en créant une nouvelle intimité familiale.

¹ Toutes les photos qui accompagnent cette promenade ont été prises par Marie Leconte. Elles sont disponibles en plus grand format sur [sa page Flickr](#).

LES PROMENADES DE JANE



Sapins éblouis

As much as the snow was a pain in the butt for many of you, I loved this early December snow-fall. It has been quite a while since so much of it fell upon us. It brightens everything around here in town when the sun deigns to visit (until, of course, the shiny whiteness turns to grey-brown slushy stuff).



Taxi at Night

Il fait un froid de canard et, de la rue Notre-Dame jusque dans le Vieux-Port, la place Jacques-Cartier est vide d'êtres humains mais pleine de neige, de glace et de vent. Un taxi égaré opère un demi-tour afin de quitter les lieux. Les immeubles sont vides, et les restaurants qui grouillent de monde durant les trois mois les plus chauds de l'année sont noirs.

Prendre des photos durant ces moments était tout un privilège.



Night-Time Twinkle

Follow the footsteps through the snow, see the patterns they create up and down PJC and around the frosted trees. Living through winter equates a life lived in perpetual deficit of light, et tout objet scintillant amène du réconfort.

PJC Under a Blanket

Poof! There it is, 15 cm of snow on April 12th. It feels like I am going backwards in time.





Lamplight on PJC

April 15th – A late snow fall tonight. I'll hate it tomorrow morning, though, when I have to dig out a pair of winter boots from the closet.

Peace and quiet are always welcome on PJC. This one is a dense snow, one that muffles all sound and gently reflects the light from the few lampposts around et découpe les branches de l'arbre adjacent.

These moments create a much-needed, season-long respite from the hustle and bustle of the summer crowds. Photo taken of the western side of PJC, next to the old horse-watering trough.



Le break syndical !

Un peu d'accalmie avant l'arrivée de la foule estivale, avant de se noyer dans une place noire de bruits, de langues, de monde marchant dans toutes les directions – vers le port, en bas de ce corridor urbain.



A Sight to Behold on the 16th of April!

Okay, so I got over the snow that came down on the night of the 15th to the 16th of April... Enough to post this shot. Last ride of the spring before going into storage for this monster (I hope...).



PJC en descendant – Kids for Social Justice March

This was the beginning of the arrival on PJC. I heard 3,000 from someone and 10,000 from my husband, YMC... YMC was right. “Noir de monde” is a perfectly appropriate saying for the quantity of people hanging out here yesterday! The buildings are the same, but the colours bring everything to life. This was taken exactly one month after the snow in the previous photographs.

LES PROMENADES DE JANE



Dense Crowd

Had to take a close-up look of the colour-popping crowd.



Bride and Groom in a Crowd

Photographer in tow (see the man with the huge camera facing the couple), this newlywed couple is gallivanting all over Old Montréal! I must say, as a rule, they usually prefer the park beside city hall or nice little stone alleys.



PJC en descendant 1956

Les voitures, les camions du marché et, au milieu, vers le haut, deux entrées pour les vespaïennes de la place Jacques-Cartier, maintenant disparues². Can you find the crocodile?



La place Jacques-Cartier (1)

La pauvre place Jacques-Cartier, tellement malmenée. C'est histoire, c'est patrimoine, c'est trop con que les gens de Montréal la perçoivent si mal. Si vous lui donniez une petite chance, vous vous rendriez peut-être compte qu'elle essaie très fort, et ses gens, ses Montréalais-es, lui manquent énormément.

Björk au laser

Last night, the disarticulated music of Björk filled the air in Old Montréal, and the laser show from her concert filled the sky.

² Photo de Yvan Laing. « [Colonne Nelson - 13 septembre 1956](#) ». Archives de Montréal.



Horizontal Lightning - Guest Photographer

A while after those incredible clouds in the front of the building (looking onto PJC), YMC, my favourite guest photographer, went up on the roof and took this shot. Imagine that—horizontal lightning shooting out of a cloud!

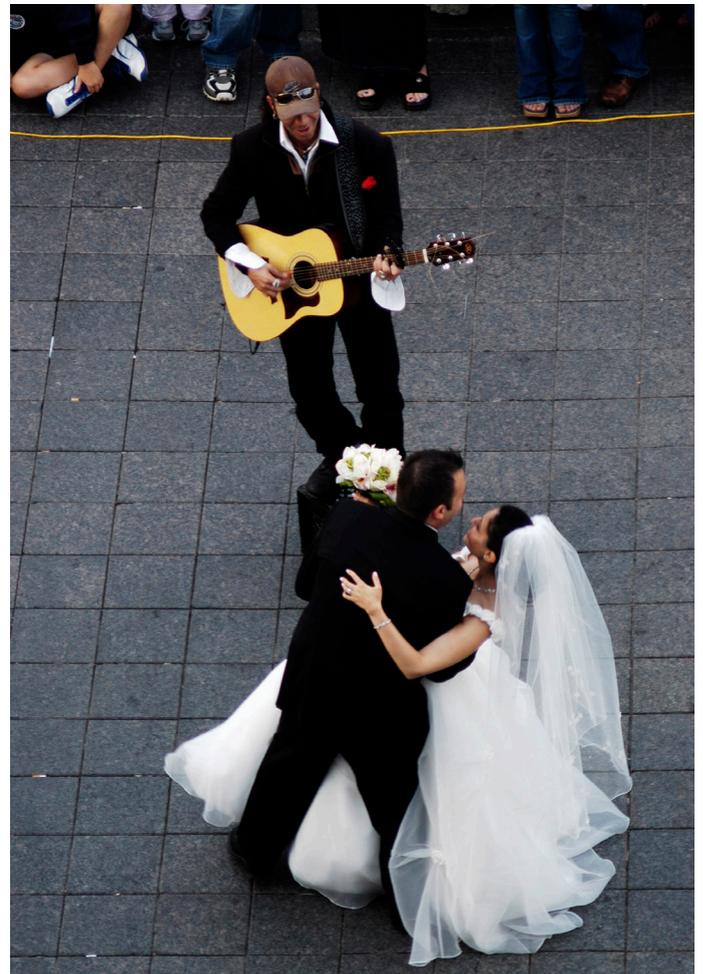
Nick Serenading

Steve and Nick are PJC's in-house buskers. They've been making la place their headquarters every summer since I've been in Old Montréal, so much so I've actually seen them on postcards sold in the neighbourhood tourist shops along Notre-Dame near the McDonald's, which, it seems, has also been there forever. I've heard Nick sing "Hotel California" so many times, the song has become indelibly stamped in my memory along with the suffocating summer crowds of late July evenings. To compensate, there were Steve's gently strummed tunes, rest his soul.

New Year's

Has become a solid tradition these days, but, at the time, everyone around was surprised to see so many people brave the cold to watch the fireworks at the turn of midnight. After being empty of people and closed for several months, la place se fait prendre d'assaut et le branlebas de combat se met en marche pour tenter d'accueillir tout le monde.

This photograph actually made into the pages of The Gazette.



LES PROMENADES DE JANE



Summer Crowd

Les soirs d'été chauds et humides. Une circulation piétonne qui ne cesse de voguer nord-sud au rythme des artistes et des chanteur-se-s de rue et du concert illuminé en bas dans le port, le tout entrecoupé d'un trafic automobile qui tranche la foule d'est en ouest, et vice versa.



Le bal

With a determined step, these young ladies were most likely going to the next party of many that night.

Des finissantes repérables par leurs robes de princesse avec toute la nuit devant elles.



Cirque du Soleil levant

Il est 5 h du matin et je me penche par ma fenêtre. Je vois cette lumière magnifique qui baigne en orange tout autour de moi et ce chapiteau emblématique qui semble être déjà réveillé.



Dog's Eye View (allée onto Saint-Vincent)

I have trod up and down this alley many times over the course of the decades I have lived on place Jacques-Cartier. With its narrow opening onto Saint-Vincent Street (sandwiched between Edward William Gray's storehouse and the Richelieu Hotel), it led to an inner space that turned out to be the last vestiges of a large plot of land that no longer had an owner. A well-fought, modern-day court battle for the right to a parking space there led to a surprising historical search that concluded that no one had paid taxes on this space... ever. As no one wanted to think about what the back taxes would amount to today, everyone agreed to the status quo and split the cost of whatever work needed to be done for its upkeep.

The alley's very narrow opening did keep many a parking seeker at bay, and those who did venture past it often left traces of their passage in the way of paint colours on the very thick metal plate protecting the building, on the right in the photo. You wouldn't know it, but [the larger stones on the far right of the photograph](#) are part of an opening that used to lead to the [Montréal city morgue, housed there from 1924-1969](#). It's funny how most know the building as the old Richelieu Hotel, and not its much later vocation of housing the dead.



Last Glimmer of Light

Before the storm, as the sky was going darker and darker, the dome reflected the light from the last corner of sun in the sky. A study in greys.

What a Storm

The sky turned a strange yellow hue for a good hour or so. Then, the rain came down. People were walking around calmly under the downpour so as to wash away the heat of the day. Then, as the rain stopped, this little bit of sky came out to contrast with the orange-pink clouds and, in so doing, silhouetting City Hall... What a sight it was.

La corniche en bois du haut de l'immeuble illuminée par je ne sais quelle source vient encadrer le spectacle météorologique.



Up, Up, and Away

You cannot be afraid of heights for this type of job; fixing building borders at arm's length at I-can't-even-imagine-how-high heights. To see the wonderful results of this man's work at the time, you had to go to the corner of Notre-Dame and Saint-Vincent in Old Montréal, l'ancien édifice de la Sauvegarde. Amazing what some sandpaper, some paint, and a lot of elbow grease can do to put right this great piece of architecture.

The man was a true acrobat and lived his life much the same way. I only remember his last name, Mario. That summer, after a hard day's work, he would always drop by our pub. Having caught our eye with his utter lack of fear, my husband had accosted him and invited him for a beer in hopes of hearing his high-rise stories.



LES PROMENADES DE JANE



First Sight of 2008

I don't know if the stars were aligned that afternoon, but, in any case, I was concentrating strictly on the garbage at dog-eye level. Once I looked at it standing up, my burst of laughter made a couple of estranged tourists turn around to spot me... The garbage truck was passing just as I was snapping that very moment... Well, let's just say I couldn't have planned it if I had tried. Analyze that as a message!

The New Year's Eve party thrown on place Jacques-Cartier always took a long time to clean up. The reason was that no one would come down to the Old Port until the end of April at that time.



Léger

Yes, that is a Tournesol by Fernand Léger. One day, I woke up, and poof! There it was at the top of place Jacques-Cartier, in front of one of the old court houses that populate both sides of Notre-Dame Street between St-Laurent and PJC.

I found out it belonged to Georges Marciano, the jeans tycoon from Marseille who had built the Guess empire along with his brothers. Marciano had moved here from L.A. and bought up a ton of real estate in Old Montréal. I remember him saying (and his agent repeating over and over again) how much all this architecture reminded him of Marseille. Mostly, it turned out to be a strategy to solidify his gazillions of dollars and keep them out of reach from everyone suing him in the States.

His modern art collection is impressive, and, last I checked, a part of it could be found in and around [L'Hotel on Saint-Jacques Street](#). As for the Tournesol, I last saw it somewhere around Montréal's Museum of Fine Arts, on Sherbrooke Street.



Building Sandwich

Today, before the snow started, while I was still wearing shoes!

As can be inferred from my initial note about this photograph, it was late fall. I am again in this back alley, between Saint-Vincent Street and place Jacques-Cartier. The old courthouse, this one on the south side of Notre-Dame Street, looks stately and sturdy with its stone facade. When you go up, above it, this is what you see. In all its fragility, the wood and peeling paint are symbolic of the perpetual need for upkeep of these heritage buildings. The yellow bricks on the left are the inner side wall of the Sauvagarde Building, and the dark grey plaster is the backside of a building that faces onto place Jacques-Cartier. No trickery of the lens, or digital manipulation, just interesting framing.



Shades of Blue

I like blue, different shades of blue. In particular, the regal grey-blue of the dome which contrasts with the warmth of the stone walls, and the popping blue of the Quebec flag. See, on the left-hand side, the same peeling, wooden walls from the previous photograph. An old courthouse recycled into city offices in Old Montréal.



21 heures le 28

Low-lying hot sun in the evening... There's nothing like it... Announcing a great evening.

The restaurant business is brutal in the summer, especially on place Jacques-Cartier. These evening walks, away from the dizzying crowds, after the supper rush, were a way for us to come up for air, for a few minutes at a time anyways. We would walk to Saint-Laurent Boulevard, it was a welcome view in the other direction, with its little hill going downwards into Chinatown. And the walk that evening was perfectly timed. This low-lying sun, bathing one side of the street and the smooth surface of the courthouse wall in light, lasted only a few minutes.



Reflet d'une vieille place

The big, black Banque nationale building on place d'Armes in Old Montréal makes the best reflections.

Like in a time warp, and backgrounded by the bluest of skies, we have the very first high rise of Montréal, the New York Life building, which went up in 1888 (red stone) beside the art deco Aldred building, erected in 1929, both reflected in the glass and black-framed Banque nationale, built in 1967.



The Hunter Trapper

It is rare to get this close to the statues in the fountain—only in winter, when they board up les bassins de la fontaine. Walking around place d'Armes in the early night, during the colder months, is always a treat. Raphaël-Lambert Closse seems so out of his element but still intent on getting his catch.

Réflexion d'un homme en bronze... « J'espère qu'ils ne rateront pas la place d'Armes comme ils ont raté la place Jacques-Cartier ! », se dit-il en fixant les architectes paysagers au loin³.

³ Institut canadien des urbanistes. [Place d'Armes : la mémoire de la pierre / a story set in stone](#). Décembre 2013.



Nighttime basilica, place d'Armes

Turns out this photograph was put on the local SDC's Christmas card that year. Again, the different shades of blue sont à l'honneur.

A short walk along Notre-Dame from place Jacques-Cartier, past Saint-Laurent, brings us to place d'Armes. The majestic Notre-Dame Basilica hordes all the attention here, but the place has its secrets. None the least interesting are its now cleverly hidden vespasiennes, which were previously accessible only from the old flower kiosk on the south-east corner after they closed down completely to the public in 1980.

This photograph is of the previous version of place d'Armes, before it was completely redone (between 2009 and 2011) in somewhat the same spirit as place Jacques-Cartier. Using different coloured granite, the architects marked the original foundations of long-gone structures for all (who know about them) to see. And for those who have been there since, the two enormous wooden benches on the east side of the central plaza are actually enormous hydraulic doors that open onto the old underground vespasiennes.



Vespasiennes place d'Armes, Vieux-Montréal

Du haut de la basilique Notre-Dame, il est facile de voir sur cette vieille photo les ouvertures souterraines des vespasiennes. Celle en haut est l'entrée des hommes, celle en bas, des femmes.

Un détail que j'ai appris de Lu Nguyen (architecte-paysagiste de la division des projets majeurs de la Ville de Montréal, à l'époque), lors de ma visite du chantier de construction en 2011 : l'escalier qui mène aux vespasiennes des femmes a été simplement remblayé avec de la terre en 1980 (année de leur fermeture), bouchant ainsi l'accès de façon très sommaire, ce qui a causé tout un casse-tête lors de la restauration partielle de ces dernières. Si vous trouvez des photos de la place avant sa rénovation, vous y verrez un bel aménagement fleuri exactement à cet emplacement. Plus personne ne savait ce qui se trouvait en dessous.

L'architecte de ces vespasiennes, Jean-Omer Marchand, a vraiment fait construire un chef-d'œuvre. Tous les murs étaient doublés de corridors dissimulés afin que les plombiers puissent accéder à toutes les toilettes et aux urinoirs sans devoir se retrouver dans l'espace des passant-e-s. Ce fut aussi le premier espace public à faire usage de blocs de verre industriels, ce qui permettait à la lumière du jour de s'infiltrer jusqu'en bas, nécessitant un minimum d'éclairage artificiel⁴.

⁴ *Ibid.* ; Jean-Pierre Garand. « [Vespasiennes](#) », *Montréal, je me souviens !*, 31 juillet 2012.



Escalier de granite

Cette photo est de l'escalier de l'entrée des vespasiennes de la place d'Armes du côté des hommes⁵. Lors de ma visite, le côté des femmes était remblayé de terre allant du haut de l'escalier jusqu'à sa base. Les architectes étaient en train de réfléchir à comment sauver un espace qui avait été enterré depuis 1980 sous un amas de terre et de gravier.

Longeant les marches, les espaces carrés, barriqués de contreplaqué, sont les fenêtres originales dans lesquels se trouvaient les blocs de verre industriels, permettant à la lumière naturelle du jour de filtrer jusque dans les toilettes⁶.

Les vespasiennes de la place d'Armes sont rapidement devenues un endroit de rencontres clandestines et illicites, une réalité bien décrite dans un des poèmes d'A.M. Klein, intitulé tout naturellement « Les vespasiennes », écrit entre 1942 et 1944. Il y décrit cette lumière toute particulière : « the mirrors' gleams // dancing with daffodils⁷ ».

5 Marie Leconte. [Traduire A.M. Klein : les poèmes oubliés de l'époque de la « Chaise berçante »](#), mémoire de maîtrise, université Concordia, 2012.

6 Institut canadien des urbanistes. [Place d'Armes : la mémoire de la pierre / a story set in stone](#).

7 Pollock, Zailig. A.M. Klein. *Complete Poems Part 2, Original Poems, 1937-1955; Poetry Translations*, University of Toronto Press, Toronto, 1990, p. 627.



Les Vespasiennes

“[...] ... and before their white niches
all effigies reversed:
precisely that mise-en-scène, that whiteness
which
is seen as having been in dreams seen first [...]”⁸



8 *Ibid.* A.M. Klein. *Complete Poems Part 2, Original Poems, 1937-1955; Poetry Translations*. University of Toronto Press, Toronto, 1990, p. 627.



Old and New

Modernity as a backdrop for the old, on a grey day.

It is the contrast between Notre-Dame Basilica and the National Bank building, both on place d'Armes, that is striking. Both monoliths in their own right, when juxtaposed onto each other, betray the symbols of their time: religion and money.



Meeting Bill Clinton

And living there allowed for quirky moments like this.

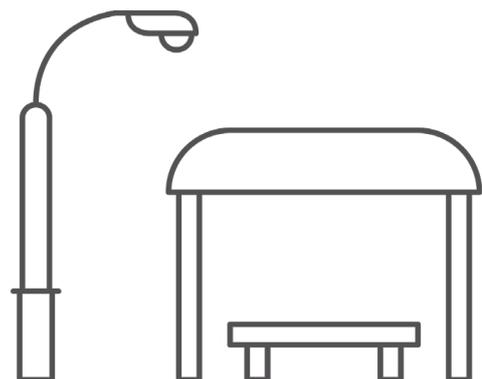
My daughter's school bus drop-off time was delayed, and her father waited at the corner of Notre-Dame quite a bit before he could pick her up. At first, we didn't know what was going on. Turns out, the tight security detail of this ex-US president was causing all the ruckus, throwing our regular, end-of-school routine in a tizzy that day.

At least he was polite enough to apologize, I kid you not. ■

Je vous aime

Every morning, our son would go downstairs and wait for his school bus, right there, in the middle of place Jacques-Cartier. I would watch him from the windows of our loft, three stories up. Since he was often one of the first persons to grace the place with their presence, he would regularly write us messages in the snow during winter. This one is particularly endearing.

My two children are probably the only human beings ever to have been raised on place Jacques-Cartier. As daunting as this may seem, it was actually wonderful. We had Chinatown right there for any grocery shopping, and our daughter was lucky to attend daycare right on Notre-Dame, in the building named Chaussegros-de-Léry, caddy corner to City Hall and the Station 21. We were alone but surrounded by the city, its history and so many of its visitors, famous and anonymous.



A photograph of a park during autumn. In the foreground, there are several green metal benches on a grassy area. To the left, a black lamppost stands. In the background, a person is sitting on one of the benches, and a green trash bin is visible. The trees are lush with green and some yellow and red leaves, suggesting the start of fall. The sky is bright and clear.

***LES PARCS ET LES
ADOLESCENTES :
ENTRETIEN AVEC
NATHALIE BOUCHER
ET SARAH-MAUDE
COSSETTE¹***

¹ Cet entretien a été mené par Audray Fontaine, coordonnatrice en transfert des savoirs au CRIEM, et Pauline Salaün, chargée de projets au CEUM, en juin 2021 et retranscrit par Pauline Salaün.

Racontez-nous comment est née votre marche, [Les parcs et les adolescentes](#) ?

Nathalie : Notre projet sur les adolescentes découle du besoin de mieux comprendre leur place dans l'espace public ; celle qu'elles occupent et celle qu'on leur laisse (ou plutôt, celle qu'elles n'occupent pas et qu'on ne leur laisse pas !). En 2018, dans le cadre du projet [Tryspaces](#) (à la suite d'un [Change ta ville sur les adolescentes](#)), on a décidé de se concentrer sur le quartier de Pointe-aux-Trembles et de faire une catégorisation de ses espaces publics et de ses parcs, puis on les a évalués en fonction des besoins des adolescentes. Par la suite, Sarah-Maude a fait des observations et des entrevues dans deux parcs de Pointe-aux-Trembles pour essayer de voir comment les adolescentes se comportent quand on intègre le facteur « humain » dans les aménagements. On a ensuite fait des ateliers avec les adolescentes pour les amener à réfléchir et à exprimer leurs besoins, puis, en collaboration avec le Conseil jeunesse de Montréal, on leur a donné une formation sur l'appareil municipal afin qu'elles puissent réclamer des aménagements qui correspondent à leurs besoins.

Lorsqu'on parle des adolescentes dans l'espace public, c'est un sujet qui semble évident mais dont personne ne parle, ce qui fait partie du problème : les filles, les femmes et les adolescentes ne sont pas amenées à se prononcer sur les enjeux urbains, particulièrement en aménagement, puisqu'elles n'y passent pas de temps de toute façon. Il n'y a aucun moyen qu'on les entende ! L'idée est donc d'attirer l'attention des gens sur cette problématique et de leur dire : « cherchez les adolescentes dans l'espace public, regardez qui utilise les équipements publics ». Juste avec ces questions-là, on peut faire tellement de chemin.

C'est là que j'ai eu l'idée d'organiser la promenade. Ça sortait un peu des mandats de Sarah-Maude à ce moment-là, mais je lui ai demandé si elle voulait contribuer et elle a accepté.

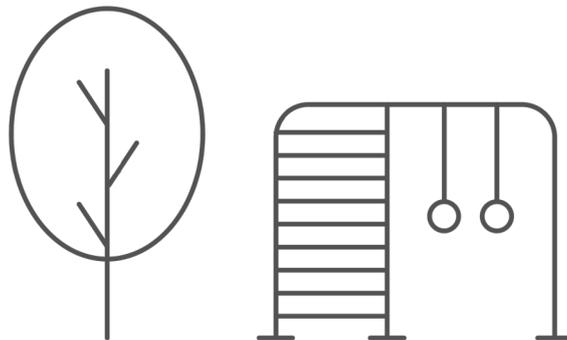
Dans vos entretiens avec ces jeunes filles, quels sont les enjeux majeurs qui ont émergé ? Une notion d'insécurité, peut-être ?

Nathalie : C'est exactement sur ce sujet que commence la marche : ça suffit de parler de la sécurité et des femmes ! Il devrait y avoir autant de recherches qui portent sur la sécurité des hommes que sur la sécurité des femmes. C'est une question qu'on devrait se poser de façon générale en contexte urbain, mais ce n'est pas un enjeu propre aux femmes. Attirer l'attention sur les besoins des filles et des femmes dans l'espace public en traitant d'autre chose que de la sécurité, c'est essentiel.

Au niveau des enjeux que l'on a identifiés, je pense entre autres à l'équipement et au mobilier proposés dans les parcs. Souvent, on veut favoriser l'activité physique, donc on fournit un équipement qui invite à l'action et à la mobilité. La contrepartie de cette initiative est que cet équipement est sur-

tout utilisé par les hommes. Ce n'est pas qu'il est exclusif aux hommes ou qu'il est discriminant, c'est juste que la plupart des adolescentes préféreraient un équipement statique, où elles pourraient s'asseoir et discuter. En fait, elles ont les mêmes besoins que les personnes âgées, mais avec plus de discrétion, en retrait ; les personnes âgées préfèrent être à la vue de tous, au cas où elles subiraient une chute ou un accident ! Pour leur part, être assises avec leurs amies, à discuter ou à écouter de la musique, c'est principalement ce que les adolescentes cherchent. Je dirais même qu'une table de pique-nique bien placée, à l'abri, avec du Wi-Fi et des toilettes à proximité, c'est « le rêve » pour les adolescentes. L'accent mis sur les équipements privilégiés par les hommes est donc un problème et le manque d'équipements privilégiés par les filles en est un autre.

Sarah-Maude : J'ajouterais qu'on fait la comparaison avec les personnes âgées, mais qu'on peut aussi la faire avec les enfants : les adolescentes adorent les balançoires et les modules de jeux qui sont en fait réservés aux enfants de moins de 12 ans. Moi-même en tant qu'adolescente, et encore aujourd'hui, quand je vais dans les parcs, je vais me balancer. Malheureusement, les sièges des balançoires ne sont pas assez larges pour nos hanches en grandissant et, dès que des enfants arrivent, on sait que l'espace ne nous est pas réservé. On cède donc notre place, et on quitte le parc. La même chose se produit avec les toilettes : si elles sont fermées, on s'en va. L'enjeu des installations sanitaires et des équipements en général est donc super important, surtout que ces équipements pourraient aussi profiter à tous les autres types d'utilisateur·e·s de l'espace public.



Selon vous, quels préjugés sont à combattre quand on parle des adolescentes dans l'espace public ?

Nathalie : Une gang d'adolescentes assises sur un banc de parc n'est pas juste là pour parler de leur dernier chum ou de maquillage. Si on attribuait de la valeur et de la crédibilité à ce que font les filles quand elles sont assises, qu'elles développent du vocabulaire, des capacités à discourir, une aptitude à la démocratie, à la diplomatie, alors on valoriserait les groupes de jeunes qui sont assis. En tant qu'adultes et en tant que société, nous avons besoin que les adolescentes développent ces aptitudes. Il suffit de renverser la lunette pour attirer l'attention là-dessus, et c'est ce que permettent les Promenades de Jane.





D'un point de vue anthropologique, quel intérêt suscitent les Promenades de Jane ?

Nathalie : Ce qui nous intéresse, ce sont les gens. Contrairement à des vidéos ou à des balados, il y a une part de réel et de ressenti qui est permise grâce aux marches. Elles sont vraiment liées à l'expérience humaine, ce qui est essentiel en anthropologie. Par exemple, s'il n'y a pas d'arbres dans un parc, qui va s'y asseoir ? On peut y penser quand on regarde un plan, sur papier, mais si on est en plein cœur du parc à midi en plein soleil, c'est là qu'on comprend réellement la nécessité des arbres. L'expérience humaine anthropologique change tout, et les Promenades de Jane et l'aménagement s'y prêtent parfaitement.

Sarah-Maude : Dans les études féministes en général, et la géographie féministe en particulier, on retrouve cet aspect d'aller sur le territoire, d'en faire l'expérience et d'y nommer les choses. Notre étude de cas s'inspire notamment des méthodes en géographie féministe, qui mettent en valeur le savoir expérientiel et le lien avec l'identité sociale d'être une jeune fille dans l'espace public.

Q *Certaines Promenades de Jane sont ancrées dans l'histoire, le patrimoine, l'architecture ; vous avez choisi un enjeu sociétal. Pensez-vous que cela module le genre de public qui participe à la marche ?*

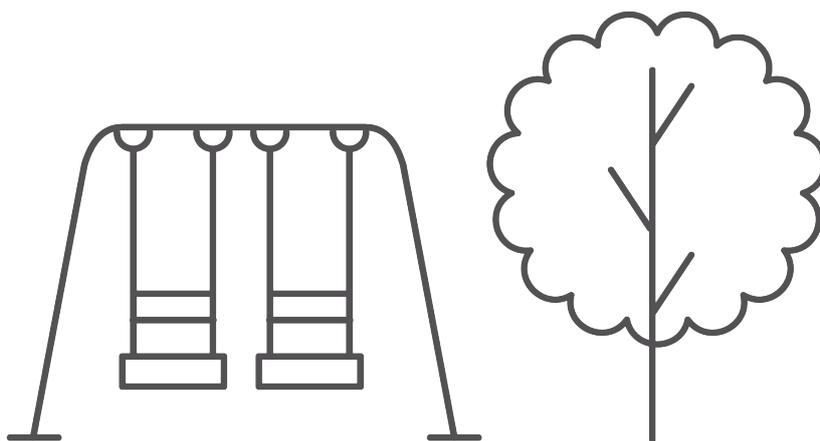
Nathalie : Le fait d'avoir des marches sur des sujets plus larges, comme l'histoire et l'architecture, nous permet d'atteindre un public qui ne serait peut-être pas amené à réfléchir aux questions des usager·ère·s de l'espace public. Plusieurs hommes m'ont déjà dit que mon travail sur les adolescentes les intéressait, mais qu'en tant qu'hommes ils se sentaient un peu « voyeurs » de participer à ce genre de présentation. Il y a donc un malaise à creuser cette question-là, mais le fait d'en parler dans un cadre comme les Promenades de Jane, qui est un événement éprouvé et répandu, rend le sujet plus abordable et accessible.

Sarah-Maude : J'ai trouvé le format des Promenades super accessible. Autant des gens de ma famille, qui ne sont pas dans le milieu universitaire, que mes amies en géographie féministe ont trouvé un intérêt à consulter notre marche et à engager une discussion autour du sujet.

Q *Sarah-Maude, c'était votre première expérience de conception et d'animation d'une Promenade. Qu'est-ce que vous retenir de cette expérience ?*

Sarah-Maude : Ça m'a vraiment donné envie d'en faire d'autres, surtout en voyant les retours des gens qui ont été allumés par cet enjeu dont on ne parle pas souvent. Je pense aussi que c'est une belle manière de s'impliquer en tant que chercheuse dans la sphère citoyenne.

Puis, je suis surtout intéressée par l'idée de faire une marche physique ! Sur place, on pourra attirer l'attention des marcheur·se·s sur le fait que, au moment où on leur parle, il n'y aura peut-être pas de filles dans l'espace public. Cette année on l'a fait virtuellement, mais il sera intéressant d'aller marcher avec des adolescentes au parc du Père-Marquette, ou même à Pointe-aux-Trembles. Ça changera beaucoup l'expérience. ■



Sur les traces du jeu : une promenade pour réfléchir à l'enfance en ville

JUAN TORRES ET IPEK EPIKMEN

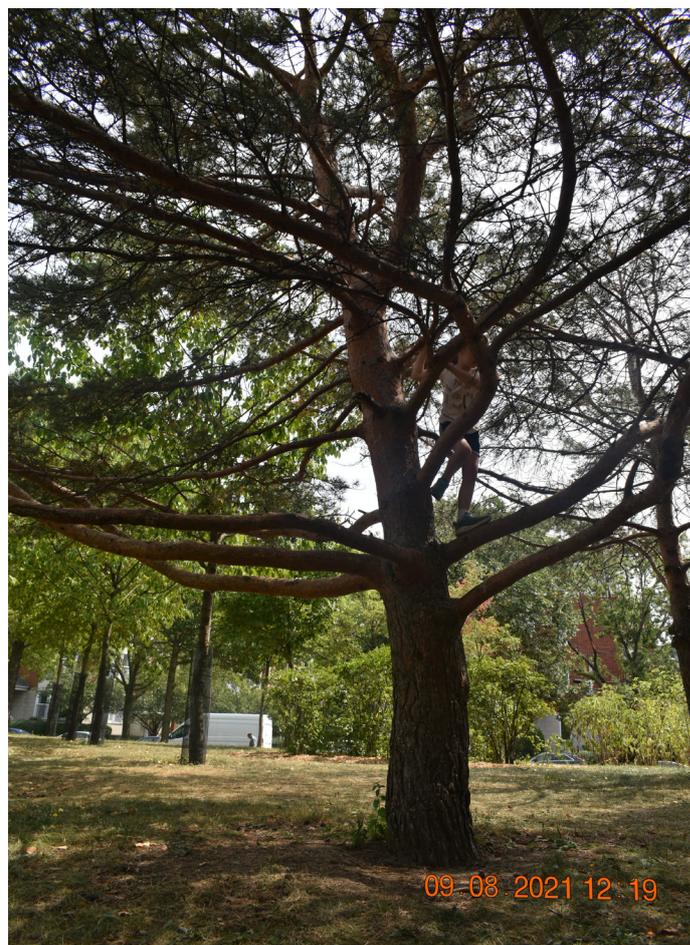
« **E**st-ce que tu peux sortir jouer à la tag ? » Enfants, nous accueillions cette invitation avec joie, mettant en marche plusieurs actions, certaines obligées – demander la permission pour sortir – d'autres, libres et plaisantes – improviser un chemin ou découvrir un lieu. Jouer dehors aujourd'hui comporte son lot de nouveautés, alors que la sonnerie de *Messenger Kids* remplace les mains des ami-e-s qui venaient cogner à la porte et que les préoccupations parentales rendent parfois la permission difficile à obtenir. Pourtant, le jeu libre, extérieur, risqué, reste toujours attractif et, bien entendu, nécessaire.

Nous ne pouvons pas nier que le développement urbain, la pression que la circulation automobile exerce sur les quartiers, les modes de vie contemporains et bien d'autres facteurs rendent difficile la présence des enfants non accompagné-e-s dans les espaces publics. Au moment où [jouer est reconnu comme un droit](#)¹, et que la création d'environnements urbains propices au jeu devient un engagement des [Villes amies des enfants](#)², nous proposons ici une promenade au cœur de Montréal, à la recherche de traces de jeu, de gestes par lesquels les enfants façonnent à leur manière la ville.

Départ, parc Jarry

La promenade commence dans un espace aménagé pour accueillir le jeu dès sa fondation en 1925 : [le parc Jarry](#). Mais attention, nous sommes loin des balançoires, car les traces du jeu libre sont souvent discrètes, cachées dans des endroits improbables. À côté

de l'entrée sud, nous longeons le chemin vers le lac et vers les « arbres escaliers » : ceux dont les branches plus basses invitent à l'ascension et à prendre une pause au milieu du feuillage.



Ipek Epikmen

09-08-2021 12:19



Ipek Epikmen

11-08-2021 12:54

1 ONU. Article 31, [Convention relative aux droits de l'enfant](#), 20 novembre 1989.

2 UNICEF. [Child Friendly Cities Initiative - CFCI Framework](#), 2021.

LES PROMENADES DE JANE

Ipek Epikmen



Au pied du lac, la péninsule qui avance vers la droite est l'un des meilleurs endroits pour la pêche aux escargots d'eau. On y trouve tout ce dont on a besoin pour construire une canne à pêche et pour s'installer sous les saules pleureurs ou sur l'une de leurs branches, se balançant doucement.

La baignade est interdite, mais il n'est pas rare d'y voir des enfants, l'eau jusqu'aux genoux, pendant les journées caniculaires.

Ipek Epikmen



Ipek Epikmen



Pour l'expression artistique, le socle inutilisé d'une table de pique-nique procure la meilleure toile pour un art éphémère. En poursuivant le tour du lac, on retrouvera d'autres traces de jeu qui réussissent parfois à échapper à l'obsession aseptique.

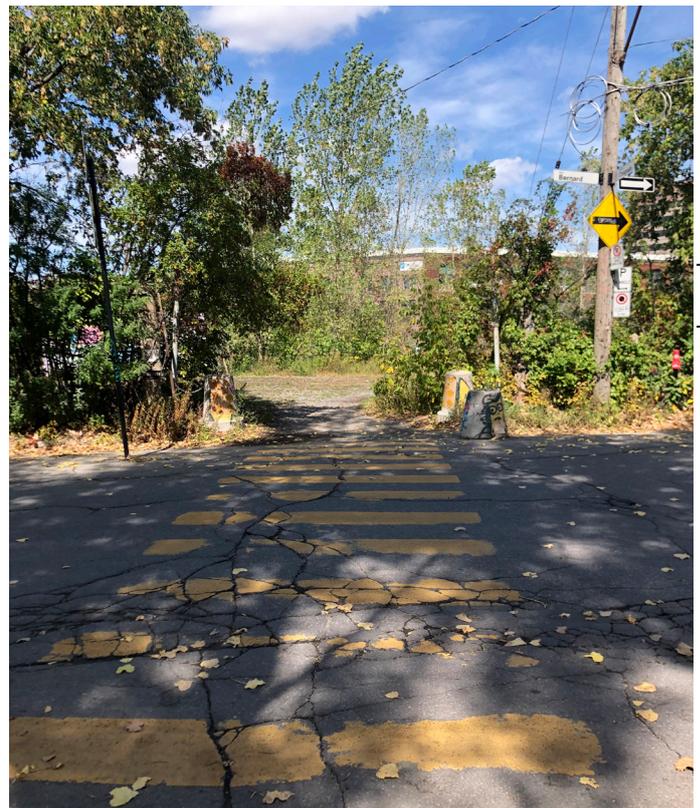
Ipek Epikmen



Champ des possibles

Nous passons à côté du planchodrome aménagé en dessous du viaduc Van Horne. Le son des roues percutant le ciment résonne en syncope. Quelques pas plus loin, l'avenue Bernard nous amène jusqu'à l'entrée du [Champ des possibles](#) : une forêt urbaine cultivée sur une ancienne friche industrielle.

Ipek Epikmen



Ipek Epikmen



À l'intérieur, hypnotisé·e·s par les feuilles qui vibrent au vent, nous oublions que nous sommes au cœur de la métropole. Magie. D'ailleurs, des rumeurs circulent sur la présence de petits trolls qui laissent tomber des billes, se construisent de petites maisons et cachent des trésors à côté des sentiers.

Ipek Epikmen

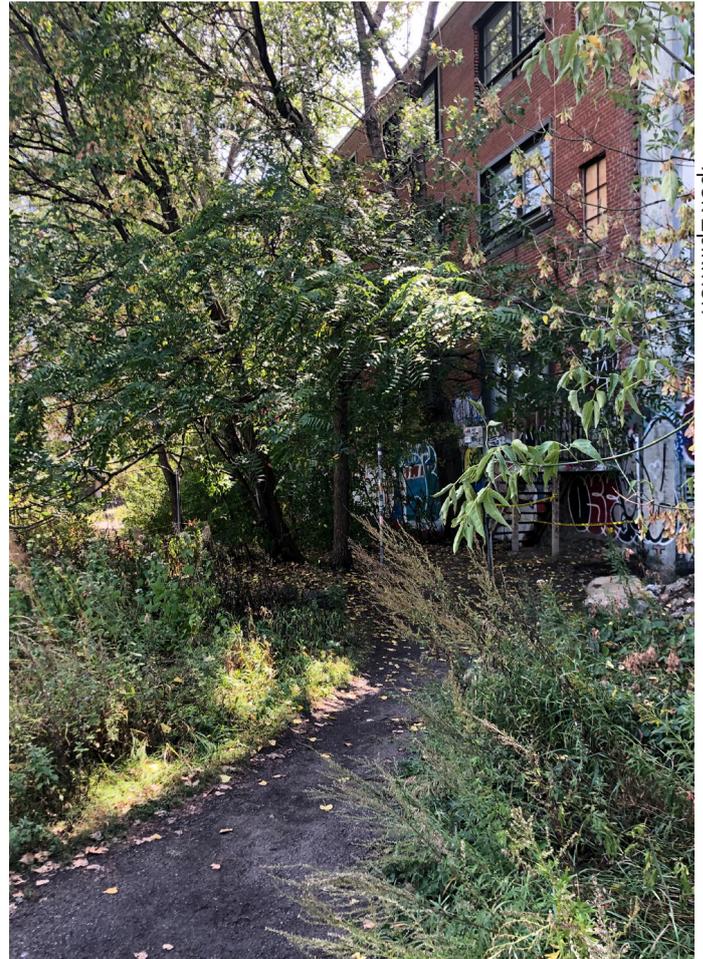


Ipek Epikmen



Inutile de mentionner que le champ est l'un des meilleurs cadres pour jouer à cache-cache. On viendra nous trouver, chut ! Le chant des grillons et des cigales, agités par un soleil vigoureux, nous couvre, pendant que la ville ne semble plus être. Sur l'épaule, c'est une coccinelle, mais c'est des guêpes dont il faut se méfier : elles ont fait beaucoup de victimes cet été !

Ipek Epikmen



Ruelles dans Outremont

Notre promenade se poursuit vers l'ouest, dans Outremont. Nous reprenons l'avenue Bernard jusqu'à Hutchison. Nous nous perdons dans les ruelles, se laissant guider par une chorale de rires ; il faut se tasser pour laisser passer une bande d'enfants qui hurlent à toute allure et qui disparaissent aussi soudainement, abandonnant sur le trottoir vélos et trottinettes. Où sommes-nous ? Ou plutôt, quand sommes-nous ? À l'époque où rien n'était plus banal que d'avoir 10 ans et de passer l'après-midi à jouer

LES PROMENADES DE JANE

Ipek Epikmen



Ipek Epikmen



dans la rue ? Nous sommes bien en 2021 : un masque bleu par terre près de l'intersection avec l'avenue Lajoie nous le rappelle. Entre ruelles et rues, notre chemin nous amène encore plus loin, vers l'ouest, vers la montagne.

Vincent-d'Indy

Nous avançons vers la montagne en longeant l'avenue Vincent-d'Indy. À côté du presbytère de l'église Saint-Germain d'Outremont, on retrouve l'école qui porte le même nom, fréquentée depuis plus de 80 ans par les enfants du voisinage.

Juan Torres



Juan Torres



Cette école publique possède une cour partagée avec la communauté, selon la formule connue à Montréal comme « parc-école », pour désigner un espace utilisé par les citoyen·e-s en dehors des heures de classe. L'imposant chantier de la future station Édouard-Montpetit du REM ([Réseau express métropolitain](#)) cache partiellement cette cour, mais il ne peut pas empêcher qu'un essaim d'écolier·ère-s vienne occuper les trottoirs, le matin

plutôt à la course, car la cloche sonne à 7 h 45, mais un peu plus détendu·e-s à 15 h quand, accompagné·e-s de leurs parents ou seul·e-s avec leurs ami·e-s, les enfants rentrent à la maison. Ce trajet domicile-école est aussi le cadre de plusieurs jeux : récupération de bâtons dont la ressemblance à une épée est proportionnelle à la durée de leur conservation, coups de pied sur des morceaux de glace devenus balles, caresses aux chiens qui attendent patiemment le passage des troupes.

des Carabins de l'Université de Montréal en est un exemple. Alors que le relief nous rappelle la montagne, cette masse inclinée de béton ne demande qu'à être escaladée en guise d'échauffement, avant d'entamer l'ascension du [mont Royal](#). « C'est dangereux de grimper sur ce mur », avertissent les agent·e-s de sécurité qui patrouillent dans le campus. Il faudrait prendre le temps de s'asseoir pour acquiescer, pour expliquer que le risque de glisser et de tomber est précisément ce qui rend irrésistible ce parcours. En attendant, on peut seulement avancer, rejoindre les enfants quelques pas plus loin, quand le mur se dilue dans le sol, et se réjouir tout de même de les retrouver sain·e-s et sauf·ve-s.

Juan Torres



Juan Torres



Juan Torres

Sommet Outremont, sur le mont Royal

Se joindre au « [trottibus](#) » de ces enfants permet de constater la potentielle omniprésence du jeu et les limites de la taxonomie qui sépare « utilitaire » et « récréative » comme catégories de déplacement. Oui, les occasions de jeu pendant la marche sont inépuisables et se trouvent non seulement par terre, mais aussi sur les murs. Le mur de soutènement du stade

À côté du stade des Carabins, une grille métallique déchirée au fil des années inscrit pleinement la suite de notre promenade dans l'informel. Ce passage, secret de Polichinelle, est de plus en plus achalandé depuis le début de la pandémie, refuge dans un milieu naturel pour échapper du confinement derrière les écrans. On y trouve, à moitié enfouis, des câbles en acier de gros calibre dont la fonction devient évidente à partir du sommet, en regardant les tours rouillées du télésiège qui était en fonction quand ce flanc du mont Royal était une pente de ski alpin, dans les années 1970.

Il faut s'arrêter de temps en temps pendant la montée, reprendre le souffle et découvrir des troncs d'arbres morts posés capricieusement

les uns sur les autres. Ce sont des cabanes, bâties par des enfants dans un jeu qui se joue à plusieurs temps : celui de l'immédiat, pour trouver les meilleures branches et les assembler dans une structure plus grande que soi ; puis celui du temps long, en constatant plus tard que la cabane est encore debout, ou mieux encore, qu'elle a grandi. Ce boisé offre une plasticité qui ne cesse d'attirer, peut-être parce que façonner un lieu de manière ludique, y laisser une trace, est aussi une manière de se savoir présent·e-s, puissant·e-s, capables de création.



Juan Torres



Juan Torres

Pour poursuivre la marche...

Nous arrivons au sommet Outremont et au paysage qui récompense la marche. De ce point de vue, le quartier et la ville ont un air différent, presque inanimé, comme une maquette ou un jouet, précieux et délicat. On pourrait rester longtemps à le contempler, mais l'envie d'ériger un inukshuk sera trop grande. De toute manière, il faudra descendre, car nous sommes attendu·e-s pour une partie de tag. ■



CIRM
CRIEM

Centre for Interdisciplinary
Research on Montréal

Centre de recherches interdisciplinaires
en études montréalaises

À propos du CRIEM

Le Centre de recherches interdisciplinaires en études montréalaises (CRIEM) s'engage à favoriser la mise sur pied de projets concrets qui, tout en profitant des connaissances produites au sein de l'université, toucheront la vie quotidienne des Montréalais-es.

Le CRIEM regroupe des chercheur·se·s dont les champs d'intérêt ou d'expertise sont liés à la vie urbaine ou à la ville de Montréal. Différents domaines d'étude, incluant l'histoire, l'architecture, la littérature, les sciences de la communication et du langage, les sciences politiques, la géographie, l'urbanisme, le droit, les études environnementales et le travail social, sont dans cette optique mis à contribution pour :

1. STIMULER la recherche émergente en études montréalaises et fédérer celle qui se fait au sein des différentes disciplines et universités ;
2. DÉVELOPPER des partenariats, des thématiques et des projets de recherche fondamentale et appliquée avec les milieux économiques, sociaux, culturels et gouvernementaux de Montréal.



COORDONNÉES

680, rue Sherbrooke O., 8^e étage
Montréal (Québec) H3A 0E5



<https://www.mcgill.ca/centre-montreal/fr>



criem-cirm.arts@mcgill.ca

ÉQUIPE ÉDITORIALE

Rédactrice en chef :
Audray Fontaine

Photographie :
Voir crédits individuels

Révision linguistique :
Karolina Roman
Julie Levasseur

Illustrations :
Karolina Roman

Mise en page :
Karolina Roman

Logos :
Iconmonstr

MEMBRES¹

DIRECTEUR Pascal Brissette

DIRECTEUR·RICE·S D'AXES

Langue, appartenance
et plurilinguisme Wim Remysen

Économie, innovation
et transformations sociales Richard Shearmur

Mobilité, aménagement
et environnement Juan Torres

Immigration, conditions
de vie et religion Frédéric Dejean
Annick Germain

Culture numérique, art,
littérature et performance Will Straw

Gouvernance, institutions,
et participation citoyenne Hoi Kong
Kevin Manaugh

¹ Pour toute autre information concernant nos membres et nos projets en cours, veuillez consulter notre site Web et nos réseaux sociaux.